

avec ses rivaux. Or ce jour-là il avait déployé tout son savoir faire. Tout était étudié, depuis le nom de sa cravate, jusqu'aux poses qu'il devait prendre et les moindres phrases qu'il se proposait de dire. Il avait de plus composé un énorme bouquet avec les fleurs les plus symboliques qu'il avait pu trouver. Après avoir pris place dans la chaise, il adressa un salut gracieux et son sourire plus enchanteur à Mlle Cécile, il allongea de déjà le bras pour lui offrir le bouquet en débitant une longue phrase sentimentale, mais au même instant le fameux Arthur levait aussi son bras pour jeter à l'eau les restes d'un cigare, son bras rencontra celui de Leon et fit choir le bouquet que le courant emporta bien loin en quelques minutes. Le pauvre Leon resta si stupéfait que tous, compagnes et compagnons, partirent d'un violent éclat de rire serrant les dents et les poings; il étouffait de colère et de peine, maudissant dans son cœur le cigare et celui qui l'avait jeté.

Le soir même, il demandait à Mlle Cécile si elle voulait accepter avec lui une loge à l'opéra. Je suis engagée dit-elle d'un ton moqueur, et elle éclata de rire. "Je me vengerai dit-il d'un air décidé.

De la place où il était il pouvait à son aise voir rire et causer Arthur et Cécile.

Parfois il se mordait les lèvres et ses yeux lançaient des éclairs. Guettant Arthur au sortir de sa loge il lui lança son gant dans la figure. "Accepte ce défi, dit-il si tu n'es pas un lâche." Au contact de cette humiliation publique, Arthur devint pourpre de honte. "Demain répondit-il d'un ton bref, et il entraîna sans mot dire Cécile qui la surprise avait rendu tout tremblante. Paisible et magnanime, Arthur aurait préféré éviter une rencontre.

Il fit demander une explication à Leon qui la refusa. Un tel affront ne peut se laver que dans le sang, disaient les amis d'Arthur, si tu ne fais pas justice, le monstre est assez audacieux pour l'insulter encore publiquement.

Rendus sur le terrain Arthur tenta encore une réconciliation mais Leon ne voulut pas entendre raison. "Tu m'as ravi le cœur de celle que j'aimais dit-il, et depuis longtemps tu fais valoir l'apparence de supériorité que tu as sur moi, il faut qu'un de nous reste sur la place." Cécile ne maria pas un assassin observa Arthur. "Ah! tu as pour, objecta Leon. "Tu mens!" répondit Arthur; seulement ce duel me répugne parce que je sais mieux manier l'épée que toi, mais nous ne sommes pas plus maîtres de nos destinées ici que sur une place publique. Je préfère réserver mon sang pour une meilleure cause. Viens le jour où la patrie sera en danger et tu me verras au premier rang sur le champ d'honneur." Bien dit pour un poltron, dit Léon d'un ton bref.

Pendant ce temps les témoins avaient tout préparé et mesure le terrain. Le combat devait com-

mencer au pistolet et finir à l'arme blanche.

Le sort décida que ce serait Arthur qui tirerait le premier. "Tu le veux, dit-il à Leon, eh bien soit!

*A continuer.*

## UN COUP DE GRIFFE.

C'est encore le chat qui fait parler de lui! La concurrence craint ses coups de griffe. Tous les soirs une foule considérable s'assemble en face de la vitrine du magasin No 17 rue St-Joseph près de la rue McGill, pour voir un chat qui joue de la harpe. Ce chat vous apprend que la maison Chaput et Massé est destinée à devenir le foyer du Bon Marché. Cet établissement pour se faire connaître du public débute en vendant aux prix les plus bas un assortiment des plus considérables de soies, de satin, de rubans aux nuances les plus diverses. En vente un lot de caleçons de bain à 10 cents 15 cents et 25 cents. Avant d'aller ailleurs entrez chez

**CHAPUT & MASSE**

17 Rue St. JOS. PH.

près de la rue McGill.

## LE VRAI CANARD.

MONTREAL 21 MAI 1881.

### NOTRE FEUILLETON.

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un roman écrit par une dame canadienne d'Ottawa qui signe Max Ripon. Sauf quelques anachronismes l'œuvre a beaucoup de mérite. L'auteur a donné un libre cours à son imagination et créé des situations palpitantes d'intérêt. Le roman occupera le rez-de-chaussée du *Vrai Canard* pendant trois ou quatre semaines.

### CONSEIL LEGISLATIF.

Après les affaires de routine, l'hon M de Labrière a proposé la première lecture d'un bill dont les dispositions principales devront régulariser le commerce des biberons (*feeding bottles*) dans les pharmacies de la province de Québec.

L'honorable conseiller a dit qu'il était urgent de légiférer sur une question des plus importantes. Les statistiques vitales de St-Hyacinthe nous prouvent que la mortalité parmi les enfants âgés de moins que dix ans s'accroît dans des proportions alarmantes.

D'après l'opinion des membres les plus illustres de la faculté il appert que la cause principale des maladies qui emportent ces enfants réside dans la mauvaise qualité des biberons lancés dans le commerce. Les mères canadiennes malheureusement ignorent pour la plupart les règles de l'hygiène et sont trop empressées à sevrer leurs enfants. Moi, dit l'éloquent orateur, je n'ai renoncé aux boîtes à lait de ma nourrice qu'à l'âge de huit ans et, c'est là le secret de la force physique et

morale qui me distingue. Les enfants sevrés à un âge trop tendre ne font que des hommes rachitiques, cacochymes, et impuissants. Il importe que nous promulguions une loi à l'effet d'obliger les mères à allaiter leurs enfants jusqu'à l'âge de neuf ans.

Le bill de l'hon. M. Labrière a subi sa première lecture.

La vieille du coin parle d'ouvrir une liste de souscriptions pour établir une colonie dans le Nord sous le nom de *La Minerve*.

Une colonie qui s'appellerait la *Minerve*!

O ma suc!

Pensez-y un peu! Imaginez-vous ce que serait une région portant le nom de la Minerve. On y verrait des marais couverts de nénuphars, des bois où croitraient les mancenilliers à l'ombrage soporifique, des jardins où l'on ne verrait fleurir que le fade opium. L'atmosphère serait continuellement chargée de nuages méphitiques, la végétation serait indolente le soleil serait parcimonieux de ses rayons, le colon aurait ses paupières continuellement appesanties par les influences somnifères qui se dégageraient d'un ciel toujours nebuleux. Allons donc?

Les colonies qui s'établissent en Canada sous les auspices d'un journal ne feront jamais florés.

Voyez un peu le succès que l'on a obtenu dans la colonie qui s'est appelée *La Patrie*.

*La Minerve* pas plus que la *Patrie* ne sera un bon augure pour une colonie naissante. Croyez-nous

Le *Vrai Canard* a hâte de publier les noms des pionniers qui iront s'établir à la Minerve.

La *Minerve* nous est arrivée samedi dernier avec deux placards (posters), histoire de faire une édition de 12 pages. Les placards composaient les deux feuilles supplémentaires imprimées avec une encre des plus sales. Les colonnes de la vieille du coin ne contenaient pas une seule information originale. Le compte rendu de la séance du conseil-de-ville, séance très-intéressante, n'a pas trouvé de place dans cette édition où l'on a donné tant de matières entassées. (*En Tasse*) pour les lecteurs du *Canada* à Oatavva.

### COLONNE D'ETIQUETTE.

Madame B... nous demande;

J'appartiens à la bon société de Montréal. Mon mari passe ses soirées à boire et à jouer aux cartes avec ses amis dans les restaurants. Tous les soirs vers dix hrs. il arrive saoul comme une grive et mes garçons sont obligés de le monter dans sa chambre par les quatre fers. Je reçois la visite de deux dames étrangères qui passent la voillée avec moi dans le salon. Mon mari entre dans son état ordinaire et fait irruption dans l'appartement. Les dames ont les oreilles dans le crin.

Pour suivre les règles de l'éti-

quette quelle conduite dois-je tenir dans cette circonstance?

REPONSE.— Votre cas, madame n'est pas exceptionnel. C'est un accident déplorable qui peut arriver dans les meilleures familles. Vous devez excuser votre mari auprès de la société, en disant que c'est la première fois que cela lui arrive. Vous vous approchez du poehard et vous lui donnez la clé du buffet lui intimant qu'un verre pourra lui faire du bien. Il sortira, vous fermerez la porte au salon et les domestiques se chargeront de le conduire dans sa chambre à coucher.

M. JACOT nous écrit: Je me promène sur la rue Notre-Dame à quatre heures avec une demoiselle de très bonne famille avec qui je me propose de me marier. En passant devant le Palais de justice, je rencontre une ancienne connaissance, une fillette employée dans la manufacture de tabac de McDonald. Je détourne la tête pour éviter de la saluer. La grisette offensée me dit à haute voix: Fais donc pas ton fier, Jacot!

Que me prescrit l'étiquette pour me tirer avantageusement de cette situation perplexe?

REPONSE.— Gardez-vous de rougir. Ayez de l'aplomb et dites à la demoiselle que vous accompagnez que la personne que vous venez de rencontrer est la fille de votre ex-blanchisseuse avec qui vous avez eu maille à partir à propos de certain vêtements qui ont disparu chez elle. Dites que vous avez poursuivi la blanchisseuse et que sa fille vous insulte chaque fois qu'elle vous rencontre en compagnie d'une personne respectable. La demoiselle paraîtra satisfaite de votre explication, mais mentalement elle se dira "C'est bien mince!!!"

EUGENIE nous informe qu'elle est mariée depuis une semaine et elle nous demande si c'est elle ou son mari qui doit commencer à se servir de noms de légumes et d'animaux dans la conversation intime, comme mon trognon, mon chou, mon chien blanc, le vieux, la vieille, mon bijou, la soie, mine, minouche, minette, chère belle guêule, mon bibi, mon pette, mon rat d'or, mon ciel noir, etc etc.

REPONSE.— Il nous est très-difficile de répondre à cette question. Notre réponse est subordonnée aux circonstances dans lesquelles se trouvent les mariés. Il faudrait savoir le degré d'intimité qui existait entre les conjoints avant leur mariage. Dans le doute nous dirons qu'il est du devoir de la femme de commencer ces appellations tendres.

### CORRESPONDANCE.

Mes de Sorol, 10 mai 1881

Mon cher *Vrai Canard*,  
Toi qui connais bien le blason canadien, sur lequel tout le monde dit que tu es très fort, pourra-tu me fournir un renseignement,